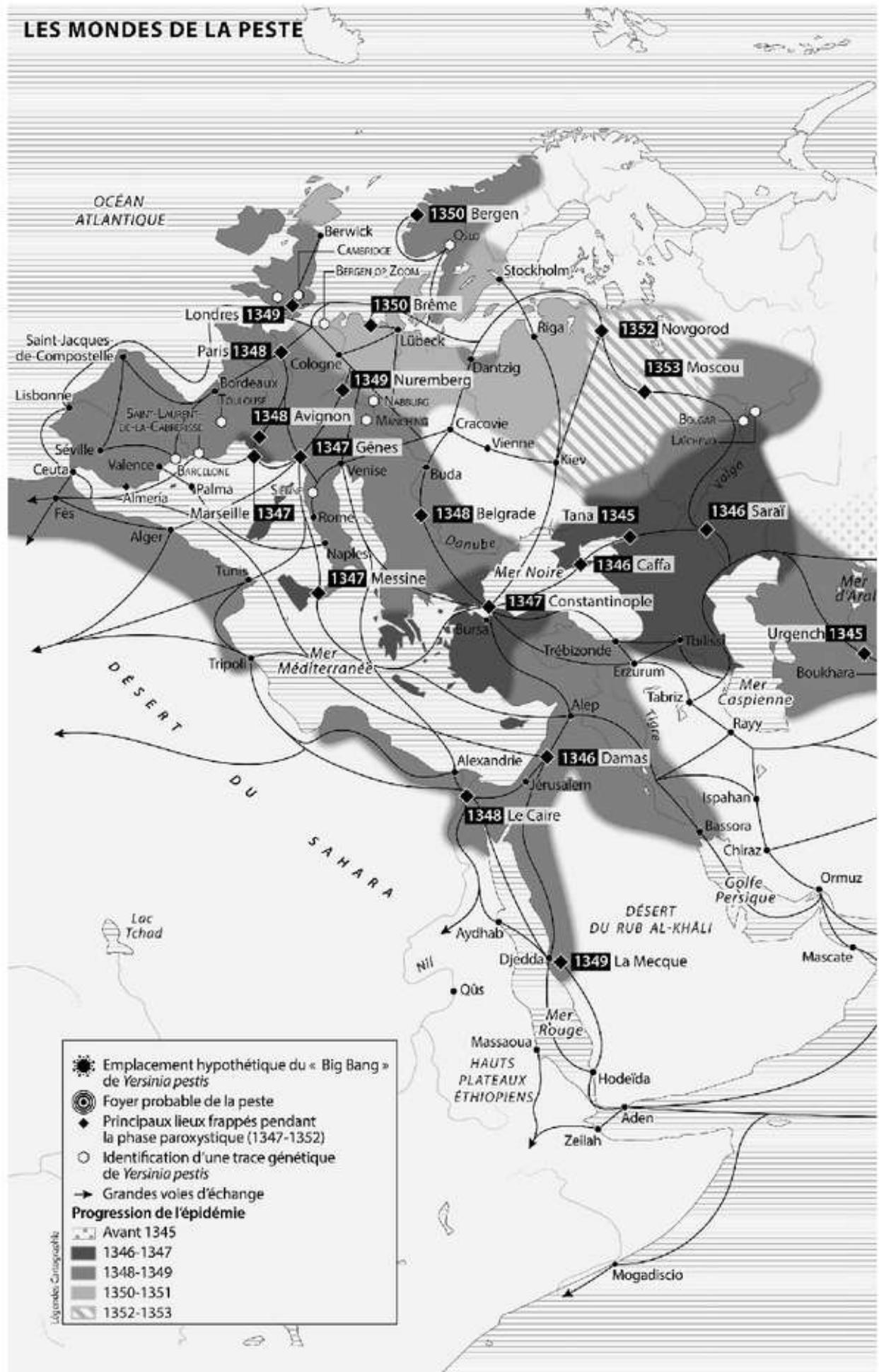
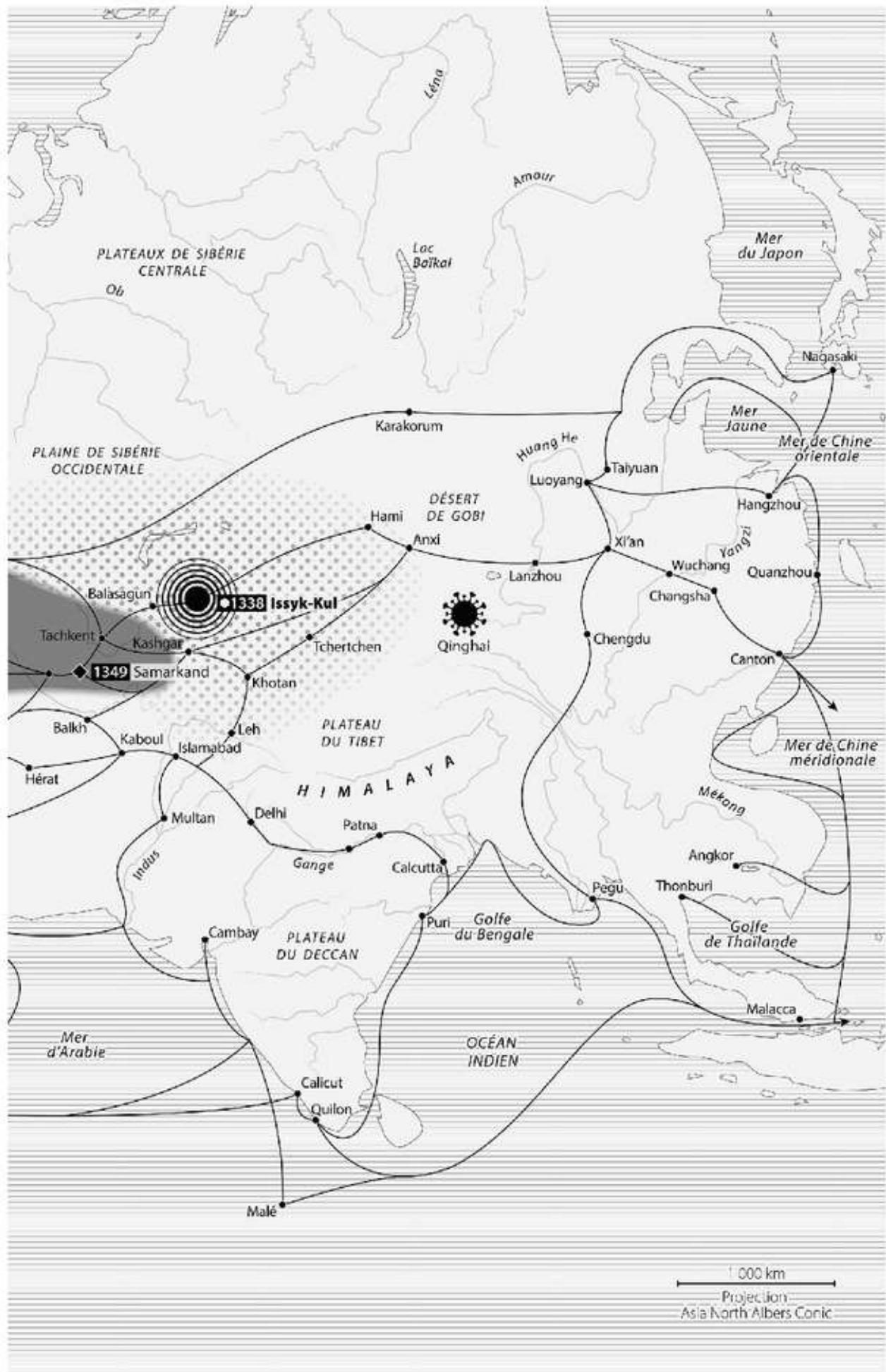


« Tout passera. Les souffrances, les tourments, le sang, la faim et la peste. Le glaive disparaîtra, et seules les étoiles demeureront, quand il n'y aura plus de trace sur la terre de nos corps et de nos efforts. Il n'est personne au monde qui ne sache cela. Alors, pourquoi ne voulons-nous pas tourner nos regards vers elles ? Pourquoi ? »

Mikhaïl Boulgakov, *La Garde blanche* (1926)

## LES MONDES DE LA PESTE





## Prologue

### Au milieu des choses du passé, une femme endeuillée

Qui est cette femme et où va-t-elle ? Voyez-la qui presse le pas. Elle vient de quitter sa maison, dans les faubourgs méridionaux de Marseille, et se rend à la cour de justice, située à l'ombre de l'église Notre-Dame-des-Accoules. Elle est inquiète. Il y a de quoi : la jeune femme s'apprête à affronter la loi des hommes et, au regard de cette loi, elle sait qu'elle est en faute.

Nous sommes à Marseille, à la fin du mois d'août 1349 et Alayseta Paula (car tel est son nom) sort de chez elle. Son père, Bertran Paul, vigneron, est mort il y a plus d'un an, le 15 mars 1348, entouré des siens. Il a dicté son testament au notaire Jacme Aycart, faisant de sa femme son légataire universel. Mais celle-ci – la mère d'Alayseta, donc – pérît à son tour lors de cette funeste année 1348, au cours de laquelle Alayseta voit également disparaître son mari, Hugo Porrate, et mourir ses sœurs. La voici désormais seule, « privée de tous ses proches, enceinte et affaiblie, continuellement emplie de chagrins et d'afflictions ». Accaparée par ses tourments, elle a négligé de faire rédiger l'inventaire après décès de son père. Or c'était il y a dix-sept mois, le délai légal est dépassé. Voici sa faute, voici ce qui l'amène devant son juge, voici son inquiétude.

Le juge se nomme Guillaume de Montolieu. Celui-là, nous l'identifions assez bien, car il appartient à l'une des familles les plus en vue du patriciat marseillais. Nous, je veux dire les historiennes et les historiens du XXI<sup>e</sup> siècle. Mais elle, l'a-t-elle déjà rencontré, connaît-elle seulement son nom et, sinon, quel moyen a-t-elle de l'imaginer ? Alayseta Paula agit dans un monde incertain dont les praticiens des archives se font peut-être une idée paradoxalement plus précise qu'elle. Pourtant, leur connaissance des institutions judiciaires et des réseaux sociaux de Marseille au XIV<sup>e</sup> siècle ne les aide nullement à se faire une idée de la manière dont la fille du vigneron pouvait appréhender sa confrontation avec le juge. Lorsque Alayseta Paula quitte son logis à la fin du mois

d'août 1348 pour rencontrer celui que nous savons être Guillaume de Montolieu, son esprit est embrumé par les peines. C'est à la hauteur de ses chagrins qu'il faudrait pouvoir placer le récit qu'on va suivre désormais.

— *Je m'arrête là*, au seuil de l'illusion narrative qui nous place aux côtés d'une femme endeuillée, à tant de siècles de distance. Bien entendu, on pourrait continuer ainsi, à la manière de Georges Duby lorsqu'il s'approche au plus près du spectacle de la mort de son héros, Guillaume le Maréchal : « Le comte Maréchal n'en peut plus. La charge maintenant l'écrase<sup>1</sup>. » Cette apparente simplicité dans l'écriture de l'histoire, cette franchise dans l'adresse m'ont longtemps attiré, bien avant que je puisse lui donner son nom technique, puisé dans l'arsenal des figures de style qui enclenchent l'énergie narrative : figurez-vous que c'est une métalepse. En se laissant happer par la force du récit, en feignant de croire qu'on peut se situer au chevet des morts pour ressentir le passé, on se rend à une convocation où l'illusion de présence vaut effet de vérité<sup>2</sup>. Sans doute ferait-on différemment aujourd'hui : c'est l'exhibition de l'archive elle-même qui affirme l'autorité du discours historien, et ce que l'on nomme évidence de l'histoire passe désormais du côté de la chose écrite.

Alors reprenons : nous ne sommes pas à Marseille dans les derniers jours du mois d'août 1349. Nous sommes dans le premier quart du XXI<sup>e</sup> siècle, en train de lire des archives qui documentent l'ombre du malheur dans la vie d'une femme<sup>3</sup>. Et ce qu'on perçoit de sa peine, « enceinte et affaiblie, continuellement remplie de chagrins et d'afflictions », ce qui s'est dit ce jour en provençal, on le lit passé au tamis du latin des scribes : *pregnante et infirma, doloribus et angustiis repleta*. Mais on l'entend tout de même, cette plainte, en même temps que la sentence du juge. Cette dernière fut clémence, on l'a déjà deviné en compulsant ces documents, puisque l'inventaire après décès – crié publiquement et nonobstant le délai dépassé dans le voisinage de la maison de Bertran Paul par Hugo de Lambisco, crieur assermenté du tribunal – suit l'acte dans le registre notarié.

Ce qu'on y lit ? L'énumération de quelques meubles, des draps et des coffres, un lit, tout cela témoignant d'une certaine aisance. S'y trouvent également des outils (houes, haches, pioches), des fûts, des cuves et un comptoir de vente de vin. Toutes ces choses qu'on laisse derrière soi, toutes ces choses qui, une fois mises en mots, font des listes qui s'étirent

en une longue traîne – est-ce cela seulement que l'histoire retiendra de nos souffrances ?

Alayseta Paula, femme endeuillée, *in medias res*, au milieu des choses du passé.

Et nous, qui ne sommes pas avec elle, au plus chaud de l'été 1349 à Marseille, mais dans la froide solitude de quelques pièces d'archives où gît sa pauvre vie. On y trouve également le testament de Bertran Paul, ainsi qu'une douzaine d'actes formant le petit dossier documentaire de l'histoire singulière d'une famille balayée par la peste.

Évidemment que c'est la peste. Comment en douter aujourd'hui ? Tous ces gens qui meurent en 1348, sans comprendre de quoi ni pourquoi, nous pouvons aisément leur trouver une place dans le grand récit épidémique. Et plus particulièrement dans le moment paroxystique de ce qui apparaît pour nous comme la deuxième pandémie de peste qui, de 1347 à 1352, prend – mais toujours pour nous seuls – le nom de peste noire. Dès lors, lire en historien cette intrigue singulière consisterait à la ramener sage-ment dans ce contexte général. Commençons donc par en produire le récit de la manière la plus classique qui soit, je veux dire la plus linéaire – le récit épidémique s'y prête admirablement bien, obéissant aux motifs élémentaires de l'apparition, de la circulation et de la disparition.

La *Chronique de Saint-Victor* date l'apparition de la peste à Marseille du 1<sup>er</sup> novembre 1347, mais sans guère de précision, et dans un passage dont on peut soupçonner qu'il a subi quelques interpolations<sup>4</sup>. On sait en revanche de manière plus certaine que la peste ravage un mois plus tard Aix-en-Provence et qu'elle remonte ensuite le couloir rhodanien. Marseille est donc la porte d'entrée de l'épidémie dans le royaume de France, épidémie traversant ensuite la quasi-totalité de l'Europe occi-dentale<sup>5</sup>. La cité provençale n'a alors que 15 000 habitants (peut-être 20 000, mais c'est un maximum, et la population baisse sans doute depuis le début du XIV<sup>e</sup> siècle)<sup>6</sup> ; c'est toutefois une importante place commerciale<sup>7</sup>. Faute de recensement et de sources fiscales, on ne peut pas donner de chiffres précis de mortalité, mais l'analyse des testaments marseillais documente un maximum en février-mars 1348<sup>8</sup>. Une chose est certaine : en décembre de cette même année, la peste est encore très présente. Elle connaîtra une forte réplique en février 1350, puis de nouvelles vagues en 1361, 1374 et 1376<sup>9</sup>.

La déposition d'Alayseta Paula au tribunal de Notre-Dame-des-Accoules le 31 août 1349 s'inscrit parfaitement dans cette histoire

épidémique. Son père, Bertran Paul, est donc mort le 15 mars 1348. Cela correspond très exactement au pic de la courbe testamentaire telle qu'on peut l'établir à partir d'une étude sérielle des archives notariales marseillaises. Durant le mois de mars 1348, vingt-quatre hommes et femmes dictent leurs dernières volontés (alors que la moyenne mensuelle du nombre de testaments marseillais de 1248 à 1347 s'établit à 1,53 pour les mois de mars)<sup>10</sup>. La pression sur les notaires et sur les juges est forte ; ils doivent s'organiser. Le 30 avril de cette même année 1348, un acte de tutelle passée devant le même notaire Jacme Aycart précise qu'il est enregistré sur les tables des changeurs du port de Marseille, où la cour du tribunal s'est provisoirement transférée pour échapper à la « terrible puanteur des morts » (*ob fetorem mortuorum terribilem*) qui s'échappe du cimetière de Notre-Dame-des-Accoules<sup>11</sup>.

Enfin nous y sommes : au détour d'une notation d'archive, crevant l'écorce d'une froideur apparente, voici exactement l'image que l'on attendait – celle qui surgit de manière presque irrésistible à l'évocation même de ces deux mots, « peste noire ». Ce que l'on voit en l'entendant, ce que l'on voit en fermant les yeux, c'est la vision hallucinée de Boccace dans l'introduction de la première journée du *Décaméron* : le débordement des morts qui, littéralement, *empestent*. On voit cela : la panique funéraire provoquant non seulement de ces sépultures de catastrophe où les corps s'emmêlent, « entassés là comme des marchandises qu'on empile dans les navires<sup>12</sup> » mais une liquidation de tout ordre social dans la scandaleuse anomie d'une humanité défaite. On voit cela, et par transparence, inévitablement, tant de drames du xx<sup>e</sup> siècle. *In medias res*, au milieu des hommes dégradés en choses, devenus masse informe, ramassis à la fois inéluctable et indestructible – comme l'écrira Antonin Artaud en 1934 dans son inoubliable « Le théâtre et la peste<sup>13</sup> ».

Et pourtant nous aurions tort de nous laisser glisser trop rapidement sur la pente de cet imaginaire. Car que documente réellement le testament de Bertran Paul ? Le fait qu'il est mort entouré des siens et que le notaire a reçu ses dernières volontés en présence de sept témoins – tandis que le droit canonique n'en exige que cinq. Durant les seuls mois de mars-avril 1348, le notaire Jacme Aycart a instrumenté des actes qui ont mobilisé 187 témoins différents<sup>14</sup>. Cette stabilité du fonctionnement notarial n'est pas propre à Marseille : dans son étude pionnière sur Perpignan pendant la peste noire parue en 1976, Richard Emery avait opposé à l'idée d'une société démoralisée, désorganisée ou paniquée

les preuves de la stabilité notariale et, d'une manière générale, de la solidité des cadres sociaux<sup>15</sup>.

Pour Bologne durant cette même année 1348, une étude plus récente aboutit aux mêmes conclusions : la cohésion sociale d'une communauté urbaine pourtant soumise à une mortalité proprement effrayante repose sur le maintien des solidarités du lignage et du voisinage. Certes, les quelque 1 098 testaments enregistrés dans les *Libri Memoriali* de la ville de Bologne pour la seule année 1348 ne documentent qu'une petite partie des dernières volontés de celles et ceux qui sont morts cette année-là<sup>16</sup>. Mais ils ouvrent une fenêtre sur un monde social assez large : aux pires moments de l'épidémie, durant les trois mois de juin, juillet et août 1348, sur les 255 testaments bolonais enregistrés, 14 seulement (soit 5 %) ont moins de huit témoins, prêtre compris – et l'on notera au passage que les femmes y sont surreprésentées.

Les femmes, justement. Pour en revenir à Marseille, l'exercice de l'histoire consiste bien à inscrire le destin singulier d'Alayseta Paula dans le portrait collectif de ces femmes dont l'activité artisanale, généralement invisibilisée par les sources, apparaît à la lumière du feu épidémique. Drapières ou, comme ici, viticultrices, elles sortent alors de l'ombre – révélant une puissance d'agir qu'elles avaient déjà mais qu'on ne leur reconnaissait pas, ou gagnant des marges de manœuvre à la faveur des opportunités que crée cette situation exceptionnelle<sup>17</sup>. Que l'on se rassure toutefois : l'ordre des pères les ramènera bien vite aux justes rigueurs de la loi du lignage, comme à Florence où, dès 1351, on réforme les statuts du régime successoral pour empêcher qu'à la faveur de la saignée démographique les biens patrimoniaux ne dérivent, faute d'héritiers mâles, vers les lignées féminines<sup>18</sup>.

On comprendra vite que c'est une constante en temps de peste : la documentation publique n'en enregistre qu'un écho très assourdi, et le plus souvent pour prévenir des situations où certaines catégories sociales – généralement les plus démunies – risqueraient d'en tirer profit. Ainsi à Marseille, où il faut attendre le 24 janvier 1349 pour voir apparaître dans les registres de délibération de la Ville une allusion à l'événement épidémique. La peste ravage la cité depuis près d'un an, mais on apprend, au détour d'une ordonnance fixant un maximum sur les salaires agricoles afin de lutter contre les « fraudes et envies effrénées » des travailleurs, que les conseillers préconisent de revenir aux *consuetis ante tempus mortalitas*, entendez aux « dispositions d'avant le temps de la mortalité »<sup>19</sup>.

Toujours cet idéal de la stabilité, ce désir tenace de revenir au monde d'avant. On n'observe nullement dans la cité provençale cette dégradation du fonctionnement des magistratures civiles qu'on a cru pouvoir observer à Sienne<sup>20</sup>. S'il y a bien des tensions sociales, elles s'expriment dans le cadre institutionnel du jeu politique marseillais<sup>21</sup>. Bref, la société ne se défait pas, elle résiste et s'adapte, en amortissant le choc d'un événement dont la documentation publique porte l'empreinte, certes, mais seulement comme un marqueur discret de changement social, un pli dans l'ordre du temps, à peine un chrononyme – ainsi situera-t-on tel ou tel épisode de la vie privée ou publique *ante dictum mortalitatem* ou *post dictum mortalitatem*.

*Mortalitas*. C'est donc ainsi que se dit, le plus souvent, le passage d'une maladie infectieuse terriblement contagieuse que l'on identifie aujourd'hui à son agent pathogène, *Yersinia pestis*, découvert par Alexandre Yersin à Hong Kong en 1894 au cours de ce que l'on appelle aujourd'hui la troisième pandémie de peste. Mais en 1348, pour Alayseta Paula comme pour tous ses contemporains, elle ne se désigne que de manière vague : si l'on ne dit pas *mortalitas*, on dit *epidemia*, *pestilenta*, ou parfois *pestis*, mais ce dernier mot n'a pas d'autre sens que celui, très général, d'un mal qui échappe à toute capacité humaine de l'appréhender<sup>22</sup>. De cette maladie que l'on croit nouvelle on ne sait rien, ou presque – on sait seulement, qu'elle passe, qu'elle se transmet et qu'elle tue en masse, hommes et femmes, jeunes et vieux, puissants et misérables, indifférente et souveraine dans son aveuglement meurtrier.

Lorsqu'elle apparaît pour la première fois dans la documentation publique d'Orvieto, le 5 juillet 1348, c'est parce que le gouvernement s'inquiète de la pénurie de cire et réglemente le poids des cierges autorisés lors des funérailles : 4 livres pour les *populares*, 10 livres pour les nobles, dont le chagrin, manifestement, pèse davantage. En histoire, on l'a compris, les grandes catastrophes ne se documentent souvent que par leurs abords ; le plus noir du malheur nous demeure impénétrable<sup>23</sup>.

*Mortalitas*. Ce nom si banalement générique, c'est aussi celui que l'on retrouve sous la plume du notaire qui rédige à la fin du mois d'août 1349 l'inventaire après décès de Bertran Paul, le père d'Alayseta Paula, mort un an plus tôt. En datant son acte de 1349, il précise : *Anno mortalitatis terribilis proxime decurso*, « l'année qui a suivi la terrible mortalité ». On le comprend après coup : 1348 fait donc une entaille dans le cours du temps, elle est l'année terrible. Or, de cette blessure encore fraîche, le

document des archives municipales de Marseille porte l'empreinte – je veux dire physiquement, inscrite dans l'épaisseur du papier. Puisque, en s'approchant de lui, en ce lieu précis où sa matière s'amincit, on discerne clairement un palimpseste. L'expression *mortalitatis terribilis* se surimpose à des mots qu'une même main a peut-être grattés et qui ont, je crois, totalement disparu derrière la biffure.

Je dis « je crois » car ce document vous ne le voyez pas, je ne le vois pas, et je ne l'ai jamais vu – sinon sur un écran d'ordinateur.

Avec ce mot barré, nous sommes bien face à l'évidence de l'histoire – son *evidentia* au sens de la rhétorique latine (ce qui est donné à voir) et son *evidence* au sens du positivisme anglo-américain (ce qui fait preuve)<sup>24</sup>. Or, ici, l'évidence s'éloigne au fur et à mesure que l'on s'en approche, les yeux écarquillés, et ce vertige met en échec tout effet facile de la mise en présence.

J'ai commencé par dire : nous sommes à Marseille à la fin du mois d'août 1349, et je me suis repris pour dire : nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle, en train de lire les archives qui documentent le passage de la mort dans la vie d'une femme. Mais c'est tout aussi inexact. Regardez : nous ne lisons pas, j'ai lu et vous me lisez, plus tard. Nous ne sommes pas ensemble, et peut-être, au moment où vous me lisez, suis-je déjà mort. Ou si ce n'est pas encore le cas, un jour cela arrivera.

– *Alors je me reprends une fois encore.* Le 20 avril 2020, Daniel Lord Smail postait une courte vidéo pour ses étudiants de l'université Harvard, dont l'épidémie de Covid-19 le séparait désormais. Il y présentait rapidement l'inventaire après décès du père d'Alayseta Paula qu'il proposait comme exercice de commentaire de texte<sup>25</sup>. C'est ce document que je choisissais huit mois plus tard comme amorce de la séance introductory des deux années de cours au Collège de France dont procède ce livre<sup>26</sup>. Que voulez-vous : j'avais envie de me prêter au jeu. Après tout, le confinement faisait que ces archives marseillaises m'étaient devenues aussi inaccessibles que pour un étudiant américain. Pourquoi alors ne pas redevenir étudiant moi-même, et tenter de composer le commentaire de cet acte notarié<sup>27</sup> ? Il me fallait puiser dans la bibliographie qui m'a formé au temps de mes vertes années, lorsque mon maître aujourd'hui disparu, Jean-Louis Biget, m'apprenait le Moyen Âge de vive voix. N'avait-il pas lui-même raconté *La Grande Peste noire* pour une collection de CD qui s'appelait, justement, « De vive voix »<sup>28</sup> ?

Chacun sait comment progresse le savoir historique : par accumulation. Au milieu des années 1980, le socle des savoirs historiens sur la peste noire était déjà solidement établi. On verra même combien ses paradigmes sont encore robustes. Il suffisait de compléter par des références plus récentes, et le tour était joué. Car la question centrale est toujours la même : comment faire le récit de la manière dont la société médiévale résiste au choc de la peste noire, révélant de ce fait ses structures profondes ? L'interrogation est d'autant plus pertinente que l'historiographie ne cesse aujourd'hui de réévaluer le bilan humain de cet événement monstre. De 1347 à 1352, on estime que la peste noire a tué plus de 60 % de la population européenne. C'est donc la plus grande catastrophe démographique de l'histoire de l'humanité. Et pourtant, on la considère comme une circonstance, rarement comme une causalité, et nos livres d'histoire n'organisent pas leur récit de part et d'autre de cette coupure. Est-il possible, est-il seulement pensable qu'elle ait eu si peu de conséquences immédiates ?

La question demeure, elle est même au cœur de ce livre. Reste que celui-ci se laisse bousculer par un triple débordement. Disciplinaire d'abord : la peste noire n'est plus ce qu'elle était, depuis que l'archéologie funéraire, les sciences de l'environnement, mais aussi la microbiologie et la génétique en ont fait un laboratoire d'interdisciplinarité mettant à l'épreuve la discordance entre les archives textuelles, les archives du sol et les archives du vivant. Géographique ensuite : impossible désormais, si l'on prend en compte tous ces savoirs qui composent les nouveaux mondes de la peste, de se contenter d'en décrire l'arrivée à Marseille et la propagation européenne ; c'est à l'échelle globale du système de l'Ancien Monde qu'il nous faudra l'appréhender. Chronologique enfin : la peste noire est un événement de longue durée, puisque les contemporains d'Alayseta Paula souffraient d'un mal qui tenait à la fois de la *pestis* des Anciens, dans ses survivances morales, et de la *Yersinia pestis*, dans ses fulgurances médicales – et, si nous le savons désormais, c'est parce que nous sommes tous des survivants de la peste noire, qui demeure tapie dans notre patrimoine génétique. Autrement dit, il y a en nous un lieu où elle sévit encore.

Enseigner la peste noire au temps de la Covid ? Ce n'était pas la première fois que j'éprouvais cet étrange fracas que produit l'irruption du présent dans les choses du passé<sup>29</sup>. J'ai longtemps cru devoir me justifier du choix d'un tel objet de recherche, tant me répugne l'excitation face aux effets hasardeux des coïncidences. Je pensais qu'il me faudrait

convaincre que le sujet venait pour moi d'ailleurs, ou de plus loin – d'un lieu plus ancien encore que mon obsession pour la fresque peinte par Ambrogio Lorenzetti en 1338, et qui était comme la mise en attente d'une peur politique<sup>30</sup>. Je le pensais, m'y préparais, au point que je m'en suis, je crois, fatigué d'avance. C'est que tout a déjà été dit sur les limites de l'interprétation historique, dès lors qu'elle se contente de chercher des précédents aux hantises du présent. Croire que l'on va expliquer l'épidémie de Covid-19 par l'évocation de la grippe espagnole ou de la peste de Marseille de 1720 n'est pas sans risque, y compris du strict point de vue du diagnostic médical<sup>31</sup>. C'est en tout cas, comme l'écrivait Marc Bloch dans *L'Étrange Défaite*, se condamner à penser en retard<sup>32</sup>.

Car, sur le plan narratif également, il convenait de ne pas se tromper de guerre. Si les nouveaux savoirs de la peste mettent à l'épreuve la capacité de l'histoire à se rendre contemporaine de la science de son temps, cela suppose qu'elle se montre accueillante à tout ce qui la déborde. Or ce que peut l'histoire n'est rien d'autre que ce qu'elle est capable de mettre en récit. Mais à quelle hauteur doit-elle le faire ? Faut-il lever les yeux vers les étoiles, à la manière des astrologues du XIV<sup>e</sup> siècle qui cherchaient à y déchiffrer les causes du *désastre*, puisque les épidémiologistes nous ont appris qu'il fallait bien que quelque chose se passe dans les enveloppes atmosphériques de la Terre pour que se précipite ce saut d'espèce qui transforme la maladie des rongeurs qu'est la peste en cette mortelle pestilence qui fauche les hommes comme les blés ? Ou doit-on au contraire baisser le regard vers la cuisine moléculaire de l'agent pathogène de *Yersinia pestis*, tourmenté par quelques mutations géniques qui le préparent sournoisement à devenir un terrifiant tueur de masse ?

On fera, dans les pages qui suivent, l'un et l'autre, plaçant notre regard partout où peut se discerner une histoire en mouvement. Mais on le fera en tâchant de ne pas oublier la leçon de Raymond Queneau : « L'histoire est la science du malheur des hommes<sup>33</sup>. » Aussi doit-elle se situer à mi-pente de tous ces agencements de savoir, à la hauteur des chagrins d'Alayseta Paula, qui ne savait rien de cette maladie ayant emporté les siens. Car précisément : cette histoire ne vaudra que si elle s'applique en même temps à savoir ce qu'elle ignorait et à ne jamais ignorer le fait qu'elle ne le savait pas. Il s'agit, autrement dit, de se mettre dans la position où l'on apprendra de ce que l'on ne voit pas.

Alors, qui racontera cette histoire ? Qui la racontera si le cours de l'expérience a chuté, qui la racontera si ceux qui reviennent du monde des morts sont muets de stupeur, incapables de transmettre ce qu'ils ont vécu, brisant la chaîne de « l'expérience qui suit son cours de bouche en bouche » ? Tel était, pour Walter Benjamin, le traumatisme de ceux de 14, « une génération qui était encore allée à l'école en tramways tirés par des chevaux, et s'est retrouvée à découvert dans un paysage où rien n'était épargné par le changement, si ce n'est les nuages et, au beau milieu de tout cela, dans un champ de forces traversé de flux destructeurs et d'explosions, l'infime et frêle corps humain »<sup>34</sup>.

Pour narrer l'histoire des endeuillés, pour écrire celle des survivants, sans doute doit-on chercher ce que Louis Marin appelait un « narrateur léger et habile<sup>35</sup> ». Boccace le fut, dans sa volonté tenace d'écrire après l'« horrible commencement » du *Décaméron*, cette description de la peste – nous y reviendrons, inévitablement – qu'il appelle son « frontispice » : « la peste mortelle, telle est en effet le frontispice de mon livre ». Il faut le traverser, il faut en passer par « ce pénible et poignant début »<sup>36</sup> pour franchir le seuil et percer l'effroi. Habile et léger, oui, comme dans cette extraordinaire nouvelle où l'on voit Guido Cavalcanti se tirer d'un mauvais pas par un bond léger : encerclé par des fâcheux dans un cimetière, « posant la main sur l'un de ces tombeaux qui étaient très hauts, il prit son élan et, doué qu'il était d'une parfaite légèreté, se retrouva de l'autre côté<sup>37</sup> ». Italo Calvino appelait « légèreté pensive » (*pensosità*) cet envol, montrant « que sa gravité recèle le secret de la légèreté, tandis que ce que beaucoup prennent pour la vitalité des temps, bruyante, agressive, trépignante et tapageuse, appartient au royaume de la mort, comme un cimetière d'automobiles rouillées<sup>38</sup> ».

Ce théâtre de la peste n'est pas en quête d'auteurs. Il en aura toujours plus que de raison, au point qu'il sera bien difficile parfois de reconnaître une voix singulière dans ce chœur aux accents mêlés. « Mais à la peste il faut bien un narrateur, un qui puisse, qui ose dire *mes yeux ont tout vu*, il faut bien, tâche lourde ou non, un *arpenteur* du désastre, un mélancolique, un dont la maladie différerait un peu des autres, maladie à la mort, non maladie mortelle, encore. Un qui pressent qu'il n'arrive pas à mourir<sup>39</sup>. »

– *Un dernier mot avant de vous laisser*, pour vous dire qu'il ne faut pas compter sur moi pour être ce narrateur. Car reprenons une dernière fois. Non, nous ne sommes pas à Marseille à l'été 1349. Nous

ne sommes pas davantage dans le froid hiver d'une salle d'archives à prétendre lire, vous et moi, une pièce d'archive. Et si nous avons pu être ensemble dans l'amphithéâtre Marguerite de Navarre pendant quelques heures des années 2020 et 2021, nous n'y sommes plus à présent, et du temps a passé. De la Covid qui avait tant occupé nos conversations, nous ne disons plus rien, sans peut-être nous rendre compte que, d'un tel silence, nous commençons seulement à payer le prix, politiquement exorbitant.

Aussi peut-on revenir, une dernière fois, sur ce mot raturé : *anno mortalitatis terribilis*, et sur l'impossibilité pour nous d'aller voir derrière lui celui qu'il a remplacé. Comment dire la force de cette entaille dans la vie d'une femme qui, certes, n'est pour nous qu'un nom jeté au hasard d'un registre notarié ? D'abord peut-être en se raccrochant une fois de plus au déroulé du temps. Elle a perdu son père le 15 mars 1348, puis sa mère, ses sœurs et son mari, et c'est dix-sept mois plus tard, le 31 août 1349, qu'elle se trouve face à son juge, sa vie prise dans les rets de l'écriture du pouvoir, consumée au feu de son écriture, afin de dresser enfin, après coup, l'inventaire après décès qu'elle aurait dû fournir plus tôt, une liste de biens pour solde de tout compte de sa peine, *pregnante et infirma, doloribus et angustiis repleta*.

On comprend très bien, je crois, de quoi est faite cette latence, cet étirement d'une temporalité muette où s'essouffle la psyché, au point qu'il est de plus en plus difficile de faire bord au discours mélancolique. Dès lors que nous vivons dans une urgence qui s'installe dans la durée, le temps épidémique devient un temps critique – par symétrie avec la notion, fondamentale pour l'écologie politique, de zone critique : il nous arrive alors de faire cette étrange expérience de vivre en temps réel dans un rapport à la temporalité qui est à la fois aggravé (on ressent comme jamais l'emprise du temps) et dédoublé (on se voit en train de vivre cette expérience)<sup>40</sup>.

C'est l'entre-temps où s'éprouve physiquement le travail de l'histoire – et tandis que l'on presse les historiens de parler du passé pour panser les plaies du présent, seront-ils audibles s'ils avouent que c'est aussi parfois l'expérience du temps présent qui leur permet de mieux comprendre les traumatismes du passé ? Le travail, justement : un certain discours social, impérieux et culpabilisateur, ne cesse de ramener les affligés aux obligations de leur travail de deuil. Mais depuis quand le deuil est-il un travail ? Depuis Freud, sans doute, et son *Trauerarbeit*. Sauf que, chez le découvreur de l'inconscient, il y a un travail du deuil

comme il y a un travail du rêve, du trait d'esprit ou simplement de la pensée – ça travaille en nous, sans que nous ayons quelque chose à accomplir ou à réussir, si bien qu'il vaudrait bien mieux parler d'épreuve du deuil pour dire la manière dont on tâche non pas d'effacer l'absence, mais de « lui faire place en soi<sup>41</sup> ».

Dans l'expérience du deuil, on sait qui on a perdu, mais pas encore ce qu'on a perdu. Car, si la perte d'un être aimé peut-être surmontée, elle nous laisse inconsolable : là est l'énigme du deuil que laisse ouverte Freud<sup>42</sup>. Et notamment dans ce texte somptueux de 1915, « Deuil et mélancolie », qui, comme « Le conteur » de Walter Benjamin, est indissociable de l'expérience de la guerre et de la mort de masse. Texte tout entier fondé sur la clinique, il décrit ce moment où « l'ombre de l'objet est tombé sur le moi<sup>43</sup> ».

*Trauerarbeit.* Le travail de l'histoire se situe également là, *in medias res*, au milieu des choses, au milieu des femmes et des hommes sur lesquels tombe l'ombre des choses. Il ne consiste pas seulement à s'isoler pour lire, à accumuler du savoir, ni même à s'abandonner au fléau d'imaginer. Il consiste à se donner les moyens humains de ressentir ce que le temps fait aux femmes et aux hommes, et d'observer la manière dont le passé s'en trouve transformé.

En ce jour où j'écris ces lignes, bien entendu, les conditions ont changé : on se déplace à nouveau, on peut y aller voir et ne plus se contenter de la nuée numérique des images. Peut-être aurais-je aimé vous dire : je suis finalement allé à Marseille, j'ai vu le document, et je ne l'ai pas seulement vu, je l'ai touché, froissé, humé, par cette manipulation sensible je me suis confronté à la matière odorante des choses mêmes, et voici ce que l'on lit sous le mot barré *mortalitas*.

Mais non, rien. Même sous la lumière noire, on ne perçoit rien en transparence, le palimpseste est trop profond<sup>44</sup>. Seul demeure le mot qui reste, et c'est celui de la mort. Une mort opaque, sous laquelle il n'y a rien de visible, ou rien de dicible. Il faut s'y faire : on ne rentrera pas dans cette histoire par une tête d'épingle, comme il peut être à la mode aujourd'hui. Il faudra l'affronter en grand, à l'ancienne. Alors, courage, amies lectrices, amis lecteurs. Je ne crois pas vous être d'une quelconque utilité désormais en vous encombrant de la présence d'un enquêteur qui dit je. La place d'un historien n'est pas toujours dans son livre – je vous laisse.